

Culture



Collectif, *André Leroi-Gourhan ou les voies de l'homme (Actes du Colloque du CNRS - mars 1987)*, Paris, Albin Michel, 1988. 257 pages, 125 FF

Jean-Claude Muller

Volume 7, numéro 2, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1078972ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1078972ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (imprimé)

2563-710X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Muller, J.-C. (1987). Compte rendu de [Collectif, *André Leroi-Gourhan ou les voies de l'homme (Actes du Colloque du CNRS - mars 1987)*, Paris, Albin Michel, 1988. 257 pages, 125 FF]. *Culture*, 7(2), 70–71. <https://doi.org/10.7202/1078972ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

occasionally selected for a separate article or book focussing on field methods. More frequently, short excerpts will be included within the body of a monograph to illustrate specific points or to provide additional evidence for the author's arguments. In contrast, in *The Princes*, a set of notes originally written in the field in 1956, constitutes an entire chapter by itself (chapter two, called "Fieldnote Interlude"). This is the chapter where Friedrich describes and analyzes a village meeting. Apart from publishing many other segments from the notes which contain his first impressions and observations, Friedrich also gives a voice to the people he studied. He does this through numerous direct quotations (translated into English) of statements made by the people he interviewed in Naranja. These quotations are used not only to illustrate the viewpoint of the local actors (as part of the raw data analyzed by the anthropologist), but to represent and give full credit to the intellectual insights of the people among whom he carried out research. Through some of these quotations, the "princes" of Naranja express their own philosophy of life and their own analysis of politics. In this way Friedrich shows the reader how part of his academic insights and scholarly conclusions is directly derived from the self-reflection and critical analysis of people usually treated only as natives or informants and portrayed as pure objects instead of active agents or human subjects.

Friedrich's manner of presentation and his sensitivity to the viewpoint of political actors in rural Mexico partly reflect his training as a linguist (as well as social anthropologist) and the fact that Friedrich is a poet in addition to being an academic. His concern with the writing process is also indicative of a more general trend found in American anthropology today, a trend represented by such authors as James Clifford (a cultural historian), George Marcus and Michael Fischer (both anthropologists). These writers, all of whom have collaborated or co-authored books with scholars specializing in literary criticism, frequently use such key words as 'dialogic writing', 'plurality of voices' and 'tropes', to reveal the way in which the conventions of anthropological writing have for the most part marked the inequality of power between anthropological researcher and informants as objects of study. Writers from this school of thought argue for the need to develop new ways of writing anthropology and recognize that ethnography should become much more of a dialogue between the anthropologist and the people among whom she goes to do fieldwork. As far as I know, none of these writers quotes or refers to Friedrich nor does Friedrich mention any of these authors in *The Princes*. However, I would argue that Friedrich's new book comes close to the genre of anthropological writing that they advocate. *The Princes of Naranja* also represents a unique

blending of emic and etic perspectives, of political economy and political ethnography.

Collectif, *André Leroi-Gourhan ou les voies de l'homme (Actes du Colloque du CNRS - mars 1987)*, Paris, Albin Michel, 1988. 257 pages, 125 FF.

Par Jean-Claude Muller
Université de Montréal

Ce recueil de témoignages et d'hommages pour commémorer, un an plus tard, la mort d'André Leroi-Gourhan, survenue en février 1986, n'obéit pas aux règles du genre. C'est une belle surprise car les auteurs n'ont ni statufié ni momifié leur maître mais se sont tous situés, chacun dans sa spécialité, dans ce qu'ils voient comme le prolongement de son enseignement et chacun, reconnaissant dûment sa dette envers lui, explique sa démarche actuelle à partir de cet enseignement. Le résultat de cette expérience est tout aussi révélateur de la pensée de Leroi-Gourhan que de son influence posthume. On sait que Leroi-Gourhan s'est intéressé à tout ce qui concerne l'homme—le sous-titre du volume le souligne fort bien—et il a été novateur dans toute une série de domaines qui, à première vue, n'ont pas tellement de points en commun. Mais qu'on en juge en lisant ce livre!

Quatre courtes introductions ouvrent le volume : un avant-propos de Lucien Bernet justifiant ce colloque de témoignages, une note d'Hélène Balfet sur l'exposition qui accompagna ledit colloque, un court exposé de Jacques Lautman sur l'interdisciplinarité qui a toujours caractérisé la pratique de Leroi-Gourhan et une revue de ce qu'on pourrait appeler sa méthode pédagogique signé Robert Cresswell, un disciple de première heure.

Ces textes nous aident à mieux comprendre la suite ; les sujets particuliers dans lesquels s'est illustré Leroi-Gourhan et l'orientation qu'en ont déjà donné ses disciples ainsi que leur problématique future sont tour à tour abordés : 1) l'ethnologie préhistorique ; Dominique Baffier, Francine David, Gilles Gaucher et Michel Orliac examinent ce qu'entendait Leroi-Gourhan par ce terme et ses répercussions sur son style de fouille ; 2) les rapports de Leroi-Gourhan à la paléontologie par François Popelin qui, dans un texte hautement poétique, explique la vision qu'avait Leroi-Gourhan du monde animal, de l'anatomie et des restes osseux et de leurs relations avec son travail de préhistorien ; 3) l'apport de Leroi-Gourhan aux études technologiques où Bruno Martinelli fait le point des acquis, des piétinements, des nouvelles pistes actuelles et des

cheminements futurs ; 4) les relations entre la préhistoire telle que Leroi-Gourhan la pratiquait et l'archéologie non préhistorique qui sont rapidement évoquées (on sait que Leroi-Gourhan avait de celle-ci une «piètre opinion») par Paul Gourbin ; le rôle pionnier qu'a joué Leroi-Gourhan dans l'étude des coutumes funéraires préhistoriques et ce qui en ressort aujourd'hui est traité par Jean Leclerc.

Tous ces articles concernent surtout la préhistoire ; je dis surtout car Leroi-Gourhan tenait toujours compte de multiples aspects et de nombreuses disciplines dans toutes celles où il s'est le plus illustré. On voit bien cette dimension plurielle dans les communications qui suivent ; Colette Pétonnet et Jacques Gutwirth nous montrent un maître très ouvert à la modernité et encourageant ces deux auteurs à introduire en France ce qu'on appelle aujourd'hui l'anthropologie urbaine. Encore un champ où 'le patron', comme ses collaborateurs l'appelaient familièrement, fut un précurseur en France. Jean Molino, qui n'est ni un disciple ni un étudiant de Leroi-Gourhan, révèle ce que la linguistique et la symbolique lui doivent. Je dois avouer que c'est cette contribution qui m'a le plus frappé par l'ampleur des problèmes soulevés et le renversement de perspectives, fort audacieux, que l'auteur propose pour une réflexion nouvelle sur la place relative du langage humain dans une symbolique qui englobait aussi les activités techniques et artistiques pour donner une appréhension globale des facultés cognitives humaines. C'est tout un programme novateur qui nous est proposé ici et—s'ils prennent la peine de le lire—les linguistes auront certes des réactions qui seront intéressantes à suivre. C'est dans le prolongement de ce chapitre que s'inscrit tout naturellement le suivant consacré à l'esthétique. Christian Bromberger rappelle que Leroi-Gourhan s'y est intéressé depuis ses premiers travaux traitant des bronzes chinois ; il considérait cette faculté humaine de créer des formes non comme les historiens d'art qui la voient comme un luxe, mais bien comme une caractéristique innée et générale de l'homme, toujours et partout, au même titre que la langue, l'outillage et tout ce qui distingue l'homme de l'animal. Une note rapide de Jean Chavaillon relate ensuite les rapports entre Leroi-Gourhan et la Fondation Fyssen. Jean-Dominique Lajoux nous parle des relations de Leroi-Gourhan avec l'image ; Leroi-Gourhan était un photographe averti qui a toujours encouragé le film, d'abord comme témoin des étapes des fouilles archéologiques puis sous la forme de ce qu'on appelle «film ethnographique». C'est la série sur les Esquimaux Netsilik d'Asen Balikçi, présentée au Québec pendant que Leroi-Gourhan était professeur invité au Département d'anthropologie de l'Université de Montréal, qui «fut une véritable révélation pour Leroi-Gourhan qui ne se lassait jamais des projections de ces films sur les techniques des Eskimos». Cependant, Leroi-Gourhan

avait déjà encouragé la production de films sur les techniques en France—il semble même qu'il fût le premier à faire accepter, non sans problèmes administratifs, un film sur le battage du seigle comme partie intégrante d'une thèse de 3^e cycle.

Gérard Bosinski, archéologue allemand qui travaille sur un site complémentaire à celui de Pincevent—les dernières fouilles de Leroi-Gourhan—nous fait revivre le choc ressenti lors d'une visite audit site, la conversion aux méthodes du maître et la collaboration qui s'ensuivit. Alberto M. Cirese s'attaque à certains aspects de l'étude de l'homme que l'on considère comme séparés et sans connexions alors qu'il faut les voir en conjonction car Leroi-Gourhan avait une vision très synthétique des choses qui enjambait allègrement les découpages académiquement admis, ce qui n'est pas toujours facile à saisir, une preuve de plus de sa pensée fort personnelle. L'avant-dernier chapitre, intitulé «... nous avons lui et moi essayé de faire à peu près la même chose...», est signé Claude Lévi-Strauss. Cette déclaration risque d'en surprendre quelques-uns puisque, dans certains cercles et de l'aveu même de Lévi-Strauss, «on en est venu de temps à autre à nous opposer». Lévi-Strauss montre, au contraire, que partant de matériaux différents, l'un et l'autre tendaient vers le même but. L'ouvrage se termine sur un inédit de Leroi-Gourhan, «Réflexion sur l'art des cavernes», la dernière allocution importante qu'il prononça en 1981, par une biographie et une bibliographie complète de ses travaux.

Comme je l'ai dit, ce n'est pas un volume d'hommages où chacun y va de son petit texte qui n'a souvent qu'un rapport assez ténu avec la personne honorée. Les auteurs ont eu à coeur de faire le point de ce qui reste vivant de l'oeuvre, de ce qu'elle a permis de faire jusqu'ici et surtout sur quelles voies ses disciples et étudiants entendent progresser à partir de ces acquis. Le bilan est impressionnant et c'est ici, au sujet de cette oeuvre, l'occasion d'employer l'expression—un néologisme en français—qu'affectionnent nos confrères anglophones, en disant qu'elle est vraiment «séminale» au plein sens du terme.